

A la mi-juin 1940, toutes les routes sont encombrées de réfugiés qui fuient avec tous les moyens de transport possibles: vélo, voiture automobile, char à bancs. Beaucoup d'habitants de Pommard partent, surtout ceux qui ont de la famille dans le midi. Mais que font ces gens qui ont stationné leur char à bancs à l'extrémité de notre petite rue ? Ils sont en train de charger les bouteilles de vin qu'ils viennent de dérober dans une cave, il faut les interpeller ! "Vaut mieux que ce soit nous qui les buvions que les "boches" répondent-t-ils".

Dans notre rue, personne n'a abandonné sa maison. Il passe d'étranges soldats à l'uniforme inconnu, l'un d'eux pénètre chez notre voisine pendant le petit déjeuner: "Ah ! du beurre s'exclame-t-il !" A coup sûr, pense notre voisine, c'est un Allemand de la 5ème colonne. Maman se rend au jardin, au lieu-dit la Combe, pour cueillir quelques légumes, elle revient affolée, elle a vu un parachutiste atterrir au loin.

Les quelques habitants restés au village s'inquiètent pour leur ravitaillement, le boulanger, heureusement est à son poste mais il n'a plus de farine, il faut aller au moulin de Chaudenay pour demander à être ravitaillé. C'est mon père, le garde champêtre qui se charge de cette course, à bicyclette, malgré la menace des avions qui mitraillent les routes.

Dans la soirée du 13 juin, Monsieur Carimentran, le capitaine des pompiers, arrive à la maison accompagné d'un soldat à l'uniforme incertain: "Je t'amène un prisonnier" dit-il à mon père; il avait courageusement désarmé l'homme " Que veux-tu que j'en fasse" réplique mon père, on laissa s'éloigner l'individu désarmé.

Peu après, c'est le bruit effrayant des bombes sur la ville de Beaune qui nous fait gagner la cave voûtée. Le buffet de la gare est détruit mais la gare est intacte. Nous avons, tous, très peur et ce bombardement va en effrayer beaucoup car le village va se vider cette nuit-là.

Le lendemain, 14 juin, le bruit de la mitraille est continu et tout le monde se terre dans les caves. Vers 18 heures le calme revient, nous sortons prudemment ainsi que les voisins, nous nous interrogeons sur ce qui va se passer dans les heures qui vont suivre et Madame Clerget arrive éperdue! "Venez-vite" dit-elle à mon père "Je suis envahie de réfugiés qui parlent allemand" En effet ce sont des Luxembourgeois. Mon père essaie de répartir tout ce monde dans les maisons du village où il est possible de les accueillir. Il est donc au milieu de la chaussée, sur la route d'Ivry, un bruit de ferraille l'oblige à se retourner; ce sont les blindés allemands qui traversent le village. Quel choc pour ce vétéran de la guerre de 14-18 ! Il rentre effondré à la maison où l'électricité manque. Peu de temps après, Mr Vincent Michelot, le maire du village, arrive accompagné d'officiers allemands, il faut loger les troupes motorisées ce qui va se faire la nuit dans un ordre et une discipline impressionnants.

Heureusement, nous ne sommes pas seules, maman et moi, nous avons accueilli des réfugiés de Haute Saône aussi tremblants que nous. Enfin mon père est rentré, les Allemands sont là et nous sommes en vie, nous éprouvons un espèce de soulagement.

Le lendemain, il n'est pas question pour moi de mettre le nez dehors, mon père me recommande de rester enfermée dans ma chambre. Heureusement je partage ce sort avec une jeune fille réfugiée de Belfort. Un bruit de gamelles nous attire à la fenêtre et, d'en haut, derrière les persiennes, nous regardons les soldats de l'infanterie allemande qui prennent leur repas, ils sont assis sur le sol, dans la rue où il ne reste plus une place libre. Au bout de quelques jours, nous osons sortir; la Kommandantur se met en place à Beaune.

En juillet, la plupart des habitants de Pommard sont rentrés, certains, d'ailleurs, n'avaient guère dépassé St Léger sur Dheune rattrapés par l'armée allemande.

Nous avons moins peur des Allemands mais ils nous imposent une discipline à laquelle nous n'étions pas habitués: gare aux cyclistes qui roulent de front comme nous le faisons toujours, il faut être en file si on ne veut pas être arrêté par la police allemande, la feldgendarmerie qui porte ce que nous appelons le "collier de chien". Il paraît qu'ils emmènent les réfractaires à la discipline à la Kommandantur où on cire les bottes des soldats.